

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

DIRECTEUR : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)

France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

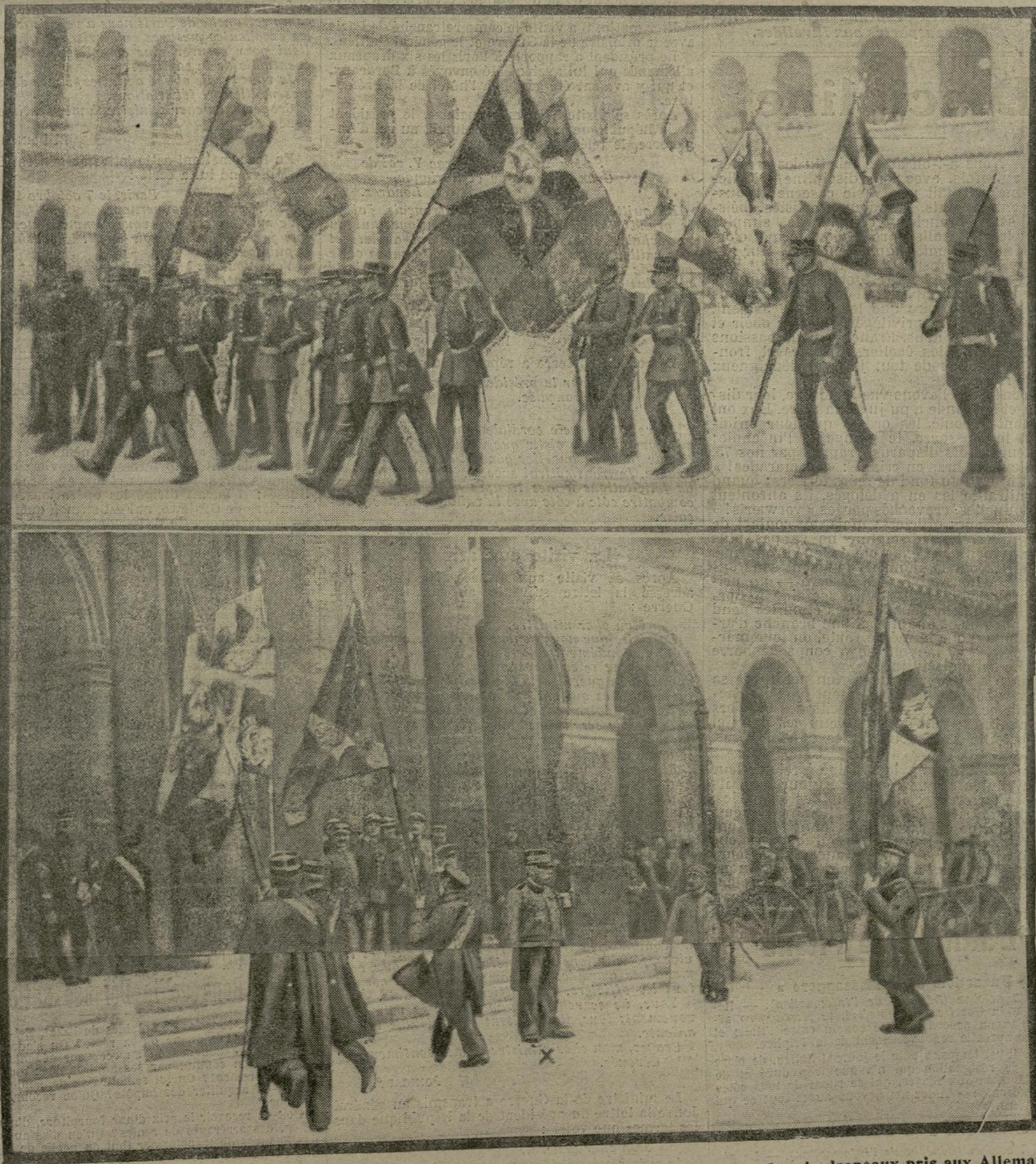
88, Avenue des Champs-Élysées, PARIS

TÉLÉPHONE (5 lignes) :

Wagram 57-44, 57-45.

Adresse Télégraphique : EXCEL-PARIS

Les drapeaux allemands aux Invalides



Hier matin a eu lieu, au milieu d'une foule enthousiaste, le transfert, à l'Hôtel des Invalides, des six drapeaux pris aux Allemands au cours des glorieux combats de ces dernières semaines. On sait que ces emblèmes avaient été envoyés à Bordeaux pour être présentés au président de la République. Voici deux photographies prises hier au moment où le général Niox recevait ces trophées.

La journée

du 7 Octobre

La bataille continue très violente. Des masses de cavalerie sont aux prises jusque dans la région d'Armentières.

L'armée allemande, défaite en Russie, semble vouloir se mettre sur la défensive sur des positions de la frontière de Prusse.

Les ministres se sont réunis, à Bordeaux, en conseil de cabinet sous la présidence de M. Briand.

Les six derniers drapeaux pris aux Allemands ont été transportés aux Invalides.

Discipline

Nous a-t-on assez rebattu les oreilles, autrefois, avec leur discipline : l'Allemagne était une vaste caserne; industriels, commerçants, littérateurs, artistes obéissaient sans broncher, comme de simples uhlands; les journalistes recevaient le mot d'ordre et l'imprimaient, simplement! Ah! leur patriotisme, leur respect de la famille, leur science, leur architecture... et leur discipline, monsieur, leur discipline! Il y avait chez nous des naifs pour croire que les Boches avaient, seuls au monde, le privilège de savoir obéir et se faire obéir; et nous, Français, nous passions pour d'incorrigibles écoliers, frivoles et frondeurs, impatients de tout joug et dédaigneux de toute règle.

Eh bien! nous l'avons vue à l'œuvre, leur discipline, et le monde a pu juger la nôtre. Eux ont fidèlement exécuté les ordres qui leur enjoignaient le massacre, le pillage et l'incendie; mais, leurs chefs disparus, frappés par nos 75, ils ont levé les bras en criant : « Kamarades! » Ils sont braves au fond de leurs terriers; quand notre mitraille les en a délogés, ils affrontent nos baïonnettes, cravachés par les « vorwärts! » furieux de leurs officiers; mais, au contact de nos aiguilles, leur discipline ne va pas plus loin : elle recule, à l'exemple de leur kronprinz. Si, tenaillés par la faim, ils touchent sans autorisation à leurs vivres de réserve — un prisonnier en témoignait l'autre semaine à Bordeaux — on les lie sous les bras et on les pend durant un jour et une nuit à une branche d'arbre, ou bien, pour la même faute, on leur martèle le ventre et la poitrine à coups de barre de fer. La belle discipline!

La nôtre a le sourire, sans rien perdre de sa force; nos soldats ne la subissent pas; ils l'acceptent avec allégresse. Les récits des officiers sont unanimes; l'un d'eux, revenu ces jours-ci de la bataille avec deux balles dans le bras, nous disait :

— Au début, nous avions peine à retenir leur élan, à contenir leur fougue. Aujourd'hui, ils savent se terrer, eux aussi, dans les tranchées, se défilent derrière les abris, attendent patiemment l'ordre de charger à la baïonnette; ils ont acquis une vertu nouvelle, la prudence. Leur discipline est faite de confiance dans leurs chefs, qu'ils aiment autant que nous les aimons nous-mêmes. Nous ne comptons plus les actions héroïques de soldats qui, sous un ouragan de mitraille, ont conduit, soutenu, porté loin de la ligne de feu leurs officiers blessés.

Cela, c'est la discipline française.

L'attitude de l'Italie

Un article du « Messaggero »

ROME, 7 octobre (Dépêche de l'Information). — Répondant à la Gazette de Francfort, le Messaggero affirme qu'aucun accord n'a été conclu entre l'Italie et la France après le renouvellement de la Triple.

« Mais il est temps, ajoute le journal italien, de clore une ère de désignation qui n'a que trop duré et de donner la main aux Slaves, qui se ruent d'un côté et nous disent : « Aidez-nous, vous aurez tout ce qui nous revient. »

Démission d'un ministre italien

ROME, 7 octobre (Dépêche de l'Information). — Le général Tassoni, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, a donné sa démission.

Cette démission se rapporterait à des divergences de vues entre le ministre et l'état-major sur la réorganisation militaire.

La visite de M. Poincaré aux armées de France et d'Angleterre

Le président de la République, accompagné du président du Conseil et du ministre de la Guerre, est arrivé en automobile au grand quartier général lundi matin. Il n'avait aucune suite en dehors du général Duparge, secrétaire général militaire.

Il a passé quelques heures auprès du général Joffre et s'est ensuite rendu au quartier général anglais où il s'est entretenu avec le maréchal French.

Mardi, il a visité deux de nos armées.

Le président de la République, le président du Conseil et le ministre de la Guerre se sont renseignés sur les conditions dans lesquelles fonctionnent le ravitaillement, la correspondance, le service sanitaire et l'évacuation des blessés.

Le président de la République est arrivé à Paris mardi à la fin de la journée.

Hier matin, il a visité le camp retranché de Paris avec le ministre de la Guerre et le général Gallieni.

Le président a rapporté à Paris les six drapeaux allemands qui lui avaient été envoyés à Bordeaux, et qui y avaient été gardés à l'hôtel de la Préfecture.

Après sa visite à l'armée anglaise, le président de la République avait adressé, lundi, au roi d'Angleterre, le télégramme suivant :

Sa Majesté le roi George V, roi de Grande Bretagne et d'Irlande, Londres.

En quittant le quartier général français, j'ai eu le grand plaisir de rendre visite aujourd'hui au maréchal French au quartier général anglais et aux vaillantes troupes britanniques. Je saisis cette agréable occasion de renouveler à Votre Majesté mes plus cordiales félicitations, et je lui serais reconnaissant de bien vouloir les transmettre à la belle armée qui combat fraternellement aux côtés des Français.

RAYMOND POINCARÉ.

Le roi d'Angleterre a répondu au président : Monsieur le président de la République Française.

France.

Je vous remercie cordialement de vouloir bien m'informer de la visite que vous avez eu l'amabilité de faire au quartier général de mon armée en France. Je transmettrai avec plaisir votre message de félicitations à mes troupes qui sont fières de combattre côte à côte avec la vaillante armée française.

GEORGE V.

La visite aux armées

Après sa visite aux armées, M. Poincaré a adressé la lettre suivante au ministre de la Guerre :

Mon cher ministre,

La visite que nous venons de rendre aux armées a été profondément émouvante.

Jamais ne se sont épanouies plus complètement que dans la guerre actuelle les impérieuses vertus militaires qui ont fait, depuis de longs siècles, la force de notre race et la grandeur de notre pays; et la vue de ces troupes magnifiques, synthèse vivante de l'énergie nationale éveille dans l'esprit les souvenirs les plus glorieux de notre histoire.

Elles ont autant d'endurance que de flamme, autant d'opiniâtreté que d'élan. Elles savent que la victoire ne sera pas seulement le prix de la bravoure, mais celui de la persévérance et de la ténacité; et les nombreux succès qu'elles ont déjà remportés et qu'elles ont dus à une heureuse alliance de ces qualités diverses leur ont inspiré une légitime confiance dans le triomphe définitif.

Elles ont des officiers résolus, fiers eux-mêmes de les conduire sous les ordres de généraux qui ont fait leurs preuves sur les champs de bataille, et sous le commandement suprême d'un chef dont la méthode et l'impassibilité sont un objet d'admiration pour tous ceux qui le voient à l'œuvre.

Je vous serais très reconnaissant, mon cher ministre, de vouloir bien transmettre mes nouvelles et très vives félicitations au général en chef, aux commandants d'armée, aux commandants de corps, à tous les officiers, sous-officiers et soldats.

Tous, ils servent la France avec le même dévouement; tous, ils méritent sa gratitude la plus ardente.

Croyez, mon cher ministre, à mes sentiments dévoués.

POINCARÉ.

Le ministre de la Guerre a transmis au général Joffre la lettre du président de la République dans les termes que voici :

Mon cher général,

Je suis heureux de vous communiquer la lettre que je viens de recevoir de M. le président de la République et qui exprime si éloquemment les sentiments unanimes de la France.

Elle sera, j'en suis sûr, comme la visite même de

M. le président de la République et de M. le président du Conseil, pour vos admirables armées et pour vous, le plus précieux des réconforts.

Vous voudrez bien, en la transmettant aux troupes placées sous vos ordres, y joindre l'expression de mes plus vives félicitations

MILLERAND.

La visite du camp retranché de Paris

A l'issue de sa visite au camp retranché de Paris, le président de la République a adressé la lettre suivante au ministre de la Guerre :

Paris, le 7 octobre 1914.

Mon cher ministre,

La tournée que nous venons de faire dans le camp retranché de Paris nous a permis d'apprécier les excellentes mesures qu'a prises le général Gallieni pour assurer plus complètement la défense éventuelle de la capitale.

Je vous serais obligé de lui exprimer de nouveau mes meilleures félicitations.

Croyez, mon cher ministre, à mes sentiments dévoués.

R. POINCARÉ.

En transmettant cette lettre au général Gallieni, M. Millerand lui a écrit :

Paris, le 7 octobre 1914.

Mon cher gouverneur,

Je suis heureux de vous communiquer la lettre que je viens de recevoir de M. le président de la République.

Vous voudrez bien, en la transmettant aux troupes solides et entraînées que nous avons admirées ce matin, y joindre l'expression de nos félicitations personnelles.

Croyez, mon cher gouverneur, à mes sentiments les meilleurs,

MILLERAND.

Le kaiser était devant Ossovietz

LONDRES, 7 octobre. — Le Morning Post reçoit de Pétersbourg la dépêche suivante :

« Le kaiser aurait pris lui-même le commandement devant la forteresse d'Ossovietz où les Allemands furent repoussés et mis en déroute par les Russes; il aurait dirigé les opérations du village frontière de Grajewo, qui est situé à quelques milles de la forteresse d'Ossovietz.

« Des soldats rapportent que le kaiser avait donné l'ordre de prendre Ossovietz dans les trois jours. Dans ce but, les Allemands ont lancé 40.000 obus, mais la cavalerie russe, dans une charge impétueuse, s'est emparée des lignes ennemies.

« Un officier allemand fait prisonnier à Augustof était porteur d'une proclamation invitant au nom du kaiser, tous les habitants des régions envahies à se joindre aux Allemands contre l'ennemi commun, c'est-à-dire la Russie. »

Leur « Kultur »

COPENHAGUE, 7 octobre (Dépêche Havas). — L'agence Wolff publie un appel au monde civilisé qui est signé par quatre-vingt-treize personnalités du monde intellectuel allemand.

Cet appel est une protestation passionnée contre les accusations auxquelles l'empereur d'Allemagne et son armée sont en butte. « Sans le militarisme allemand, dit-il, la « kultur » allemande n'existerait plus. »

Il n'y aura pas cette année de prix Nobel pour la paix

CHRISTIANIA, 7 octobre (Dépêche Havas). — Le professeur Anathon Aall, de l'université de Christiania, a annoncé que le prix annuel de l'Institut norvégien Nobel ne sera décerné à personne cette année. Il sera réservé pour former un fonds de propagande pour la paix.

Où et quand on souscrit aux Bons de la Défense nationale

Où? Chez tous les comptables de l'Etat. Est-on en relations avec la douane ou la régie? On s'adressera au receveur des douanes ou au receveur sédentaire de la régie. Est-on conduit par ses affaires chez un receveur d'enregistrement? On lui remettra sa demande.

Doit-on acquitter des impôts? Qu'on recoure au percepteur.

Doit-on recevoir le prix d'une fourniture, d'une réquisition, des arrérages de rentes? Qu'on dise au receveur des finances de transformer tout ou partie de la somme due en souscription au Trésor.

A-t-on une opération postale à accomplir? Qu'on demande le bon au guichet de la poste.

Quand? Aujourd'hui, demain et jours suivants, tant que dure l'effort militaire. Avec de telles facilités, quiconque peut souscrire et ne souscrit pas ne remplit pas tout son devoir patriotique.

Les attaques allemandes ont été repoussées

Communiqués officiels du 7 octobre 1914

15 heures

A NOTRE AILE GAUCHE, la bataille continue toujours avec une grande violence.
Les fronts opposés s'étendent jusque dans la région de Lens-la-Bassée, prolongés par des masses de cavalerie qui sont aux prises jusque dans la région d'Armentières.
Sur le front, depuis la Somme jusqu'à la Meuse, rien à signaler.
EN WOEVRE, l'ennemi a tenté un nouvel effort pour arrêter nos progrès, mais ses attaques ont encore échoué.

EN RUSSIE

L'armée allemande, défaite à la bataille d'Augustow, qui a duré du 25 septembre au 5 octobre, tente d'arrêter la poursuite sur des positions préparées le long de la frontière, de Wirballen à Lyck. Les troupes russes continuent à avancer et ont pénétré sur plusieurs points en Prusse orientale.
En résumé, l'offensive allemande sur le Niémen s'est terminée par un échec complet et des pertes très considérables.

23 heures

Sauf aux deux ailes, où les attaques allemandes ont été repoussées, le calme a été à peu près complet sur le front.
A NOTRE AILE GAUCHE, la cavalerie allemande a été maintenue au nord de Lille, où elle avait été refoulée.
ENTRE CHAULNES ET ROYE, le terrain précédemment cédé a été repris.
AU CENTRE, nous avons avancé sur certains points.
A NOTRE AILE DROITE, rien à signaler.

Un sous-marin anglais coule un contre-torpilleur allemand

LONDRES, 7 octobre. — L'amirauté annonce que le sous-marin n° 9 est revenu sain et sauf après avoir fait couler un contre-torpilleur allemand au moyen d'une torpille, à la hauteur du fleuve de l'Ems.

Un croiseur français à Lisbonne

LISBONNE, 7 octobre (Dépêche Havas). — Le croiseur français *Dupetit-Thouars* s'est rendu à Lisbonne, le 5 octobre, à l'occasion de la proclamation de la République portugaise. Il y a passé toute la journée. Le commandant Cerveau et son état-major ont été accueillis avec empressement. La population a acclamé les marins français. Le ministre des Affaires étrangères du Portugal est venu à la légation de France pour prier le ministre de faire parvenir à M. De Cassé les remerciements du président de la République et du gouvernement portugais pour cette démonstration de courtoisie.

Un journal pangermaniste supprimé

GENÈVE, 7 octobre (De notre correspondant particulier). — Le commandant de la place de Genève a fait interdire la vente et l'impression d'un journal de propagande qui paraissait sous le titre de *Dépêche suisse* et qui servait les intérêts des Allemands. Cet organe, qui n'avait de suisse que le titre, ne contenait guère que des dépêches de l'agence Wolff et des articles de polémique de caractère très partial et violent. Ses excès étaient de nature à compromettre les bonnes relations de la Suisse avec la France et l'Angleterre.
Le Conseil fédéral va également s'occuper de ce journal.

Conseil de Cabinet

PARIS, 7 octobre. — Le conseil de cabinet sous la présidence de M. Briand, garde des Sceaux, vice-président du Conseil.

M. Briand, ministre de la Guerre par intérim, a mis ses collègues au courant de la situation militaire.

La visite du président de la République aux armées, lundi et mardi, s'est accomplie sans incident. M. Poincaré, qu'accompagnaient MM. Viviani et Millerand, est arrivé hier soir à Paris, où il passera la journée d'aujourd'hui.

M. Viviani quittera Paris ce soir, pour rentrer directement à Bordeaux par chemin de fer. Le président de la République partira de Paris demain matin, en auto, et sera de retour à Bordeaux dans la soirée.

Le gouvernement a décidé que les Alsaciens-Lorrains qui ont obtenu un permis de séjour en France, devront bénéficier des dispositions des décrets des 14 août, 1^{er} et 27 septembre 1914 relatifs à la prorogation des délais en matière de loyers.

Le kaiser réunit son Conseil de guerre

COPENHAGUE, 7 octobre (Dépêche Havas). — Le conseil de guerre, qui s'était réuni sous la présidence du kaiser, avant son départ pour le théâtre de la guerre orientale, fut, assure-t-on, très orageux.

Les généraux du grand état-major ont vivement critiqué les opérations. Ils ont émis l'avis qu'on devrait successivement évacuer la France et la Belgique et se tenir ensuite sur la défensive.

Au cours de la discussion, l'empereur Guillaume, souffrant de douleurs névralgiques, a eu plusieurs syncopes.

Le prince Eitel blessé

AMSTERDAM, 7 octobre. — On annonce que le prince Eitel-Frédéric, tombé de cheval durant la bataille, s'est blessé aux genoux.

Le prince Joachim attend, d'autre part, la permission du kaiser pour retourner sur le front.

M. Poincaré visite les blessés

Le président a déposé une palme au cimetière de Bagneux.

Le président de la République, accompagné du président du Conseil, du général Gallieni et du général Dupaigre, a visité hier après-midi l'hôpital auxiliaire anglais n° 1, installé dans l'hôtel Astoria.

Il s'est rendu ensuite à l'ambulance organisée dans les locaux du lycée Pasteur, à Neuilly, par la colonie américaine. Il a été reçu par M. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis et par les médecins attachés à l'établissement.

De là, M. Poincaré est allé au cimetière de Bagneux et il a déposé une palme de fleurs dans le cimetière réservé aux militaires et au pont, les présidents du Conseil général et du Conseil municipal avaient tenu à s'associer à cette pieuse démarche. La foule était très nombreuse dans le cimetière et aux environs.

Le président de la République s'est enfin rendu au Val-de-Grâce, où il a été rejoint par le ministre de la Guerre, par MM. Strauss, sénateur; Denys Cochin et Groussier, députés de la Seine.

Les préfets et les présidents du Conseil général et du Conseil municipal ont également assisté à cette visite.

Le président partira demain pour Bordeaux en automobile avec le ministre de la Guerre.

Contre les propagateurs de fausses nouvelles

Le capitaine Bouchardon, commissaire du gouvernement près le troisième conseil de guerre, a été chargé d'ouvrir une instruction à l'effet des poursuites engagées en vue de retrouver les propagateurs de fausses nouvelles répandues la semaine dernière par la population parisienne. Le magistrat a entendu hier un certain nombre de témoins.

LA GUERRE AÉRIENNE

Un duel tragique entre avions ennemis

BORDEAUX, 7 octobre. — Les exploits de nos aviateurs ne se comptent plus, et longue est la liste de ceux qui se sont distingués depuis le commencement de la guerre. Mais souvent leurs actes héroïques sont accomplis dans les nuages et les débordent aux spectateurs qui pourraient attester leur bravoure. Signalons cependant, d'après des témoignages officiels, recueillis sur les lieux, l'exploit accompli, le 5 octobre, par un pilote, le sergent Frantz, et le soldat Quenault, son mécanicien.

Le 5 octobre, à Jonchery, dans la région de Reims, on aperçoit un avion allemand du type « Aviatik » qui, après avoir survolé nos lignes, se préparait à rentrer dans les lignes allemandes. Aussitôt, le sergent Frantz et Quenault, montés sur un appareil armé d'une mitrailleuse, s'envolèrent et donnèrent la chasse à l'avion allemand. Le combat fut épique. Les soldats français sortirent de leurs tranchées pour y assister. De leur côté, les soldats allemands le suivirent avec anxiété.

A une grande hauteur, l'appareil français attaqua le flanc de l'avion allemand que montaient deux hommes. L'un d'eux fut blessé et le moteur de l'avion fut atteint. Le nôtre explosa presque aussitôt, déterminant l'incendie de l'avion qui s'abattit lourdement sur le sol dans les lignes françaises. Les deux Allemands étaient carbonisés. On constata que celui qui avait été blessé avait été atteint à la gorge. Nos troupes témoignèrent d'un grand enthousiasme devant ce spectacle. Le sergent Frantz, qui avait reçu précédemment la médaille militaire, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. La médaille militaire a été remise au mécanicien Quenault.

Six nouveaux drapeaux allemands aux Invalides

Peu après le début des hostilités, quatre drapeaux allemands, on le sait, avaient été déposés à l'Hôtel des Invalides. Depuis, six nouveaux drapeaux pris à l'ennemi avaient été envoyés à Bordeaux. Rapportés à Paris par le président de la République, ces trophées ont, hier matin, rejoint les premiers.

Bien que la cérémonie n'eût pas été annoncée par avance, une grande affluence de spectateurs se porta à la rencontre du cortège et assista à son défilé; les nombreux curieux qui flânaient aux abords des Invalides dans l'attente de quelque événement imprévu n'ont pas été déçus. La consigne qui ferme l'entrée de l'Hôtel des Invalides au public s'est un peu relâchée, et un grand nombre de personnes ont pu ainsi pénétrer à la suite du cortège jusque dans la grande cour d'honneur de l'Hôtel, où eut lieu la cérémonie de la remise, à laquelle assistaient tous les officiers de la place et de nombreux militaires. Les honneurs ont été rendus: La musique a joué la *Marseillaise*, religieusement écoutée par la troupe, sabre au clair. Puis le général gouverneur de l'Hôtel des Invalides a reçu les six drapeaux ennemis, qui ont été suspendus au balcon de la tribune, à l'intérieur de la chapelle, où le public a pendant quelques instants été admis à aller les considérer.

Les drapeaux sont en soie et présentent le dessin de la croix allemande, aux couleurs noire et blanche, l'aigle et la couronne impériales occupant le milieu de la croix; l'un de ces drapeaux est aux couleurs rouge et blanche. Presque tous sont déchirés, effrangés, arrachés, troués de balles, roussis par le feu et maculés de poussière ou de sang; leur état pitoyable atteste la fureur de la lutte qui s'est déroulée autour d'eux.

Ce qu'on a pu sauver à Reims

Voici la liste des tapisseries enlevées de la cathédrale de Reims avant l'invasion allemande et heureusement sauvées des vandales :

1. Tapisseries dites du fort roy Clovis, données, en 1573, par Charles, cardinal de Lorraine, archevêque de Reims (1538-1574), deux pièces, fin quinzième siècle.
2. Tapisseries, *Histoire de la vie de la Vierge*, données, en 1530, par Robert de Lenoncourt, archevêque de Reims (1509-1532), dix-sept pièces, seizième siècle.
3. Tapisseries, *Histoire de la vie du Christ*, exécutées par Daniel Peperack et données, en 1640, par Henri de Lorraine, archevêque de Reims (1629-1641), dix-sept pièces du dix-septième siècle.
4. Tentures dites du *Cantique des cantiques*, broderies de soie sur toile, quatre pièces, dix-septième siècle.
5. Tapisseries *Saint Paul à Lystris*, *Saint Paul à Corinthe*, deux pièces de la tenture des *Actes des apôtres*, d'après Raphaël; manufacture des Gobelins, dix-neuvième siècle.

En tout quarante-deux pièces toutes sauvées.

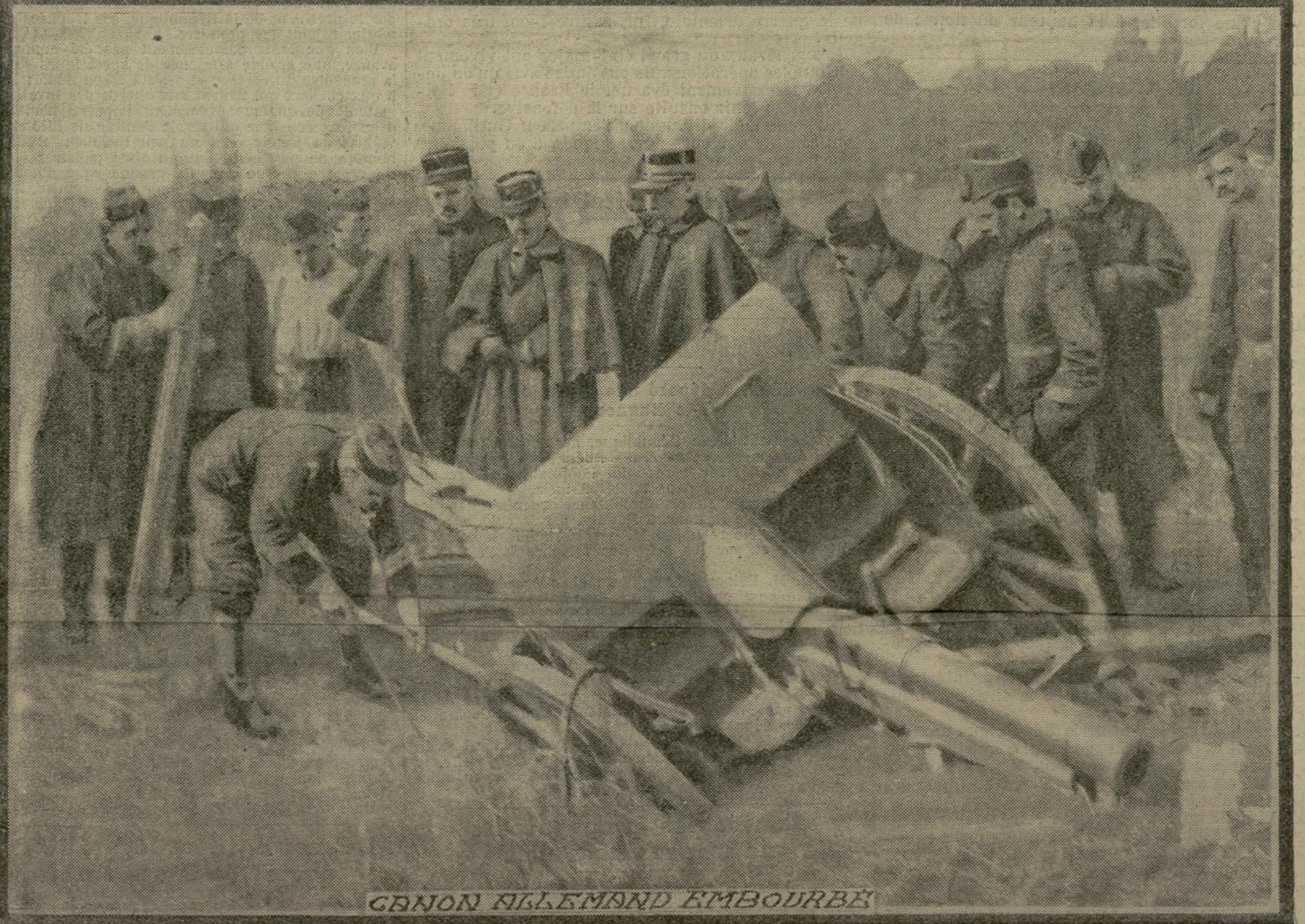
M. Cesar Battisti, député de Trente accusé de haute trahison

ROME, 7 octobre (Dépêche de l'Information). — L'autorité militaire autrichienne a lancé un mandat d'arrêt contre M. Cesar Battisti, député de Trente, qui, pour ne pas être incorporé dans l'armée austro-hongroise, s'est réfugié en Italie, où il fait de la propagande irrédentiste. M. Cesar Battisti est accusé de « haute trahison ».

La défense autour d'Anvers



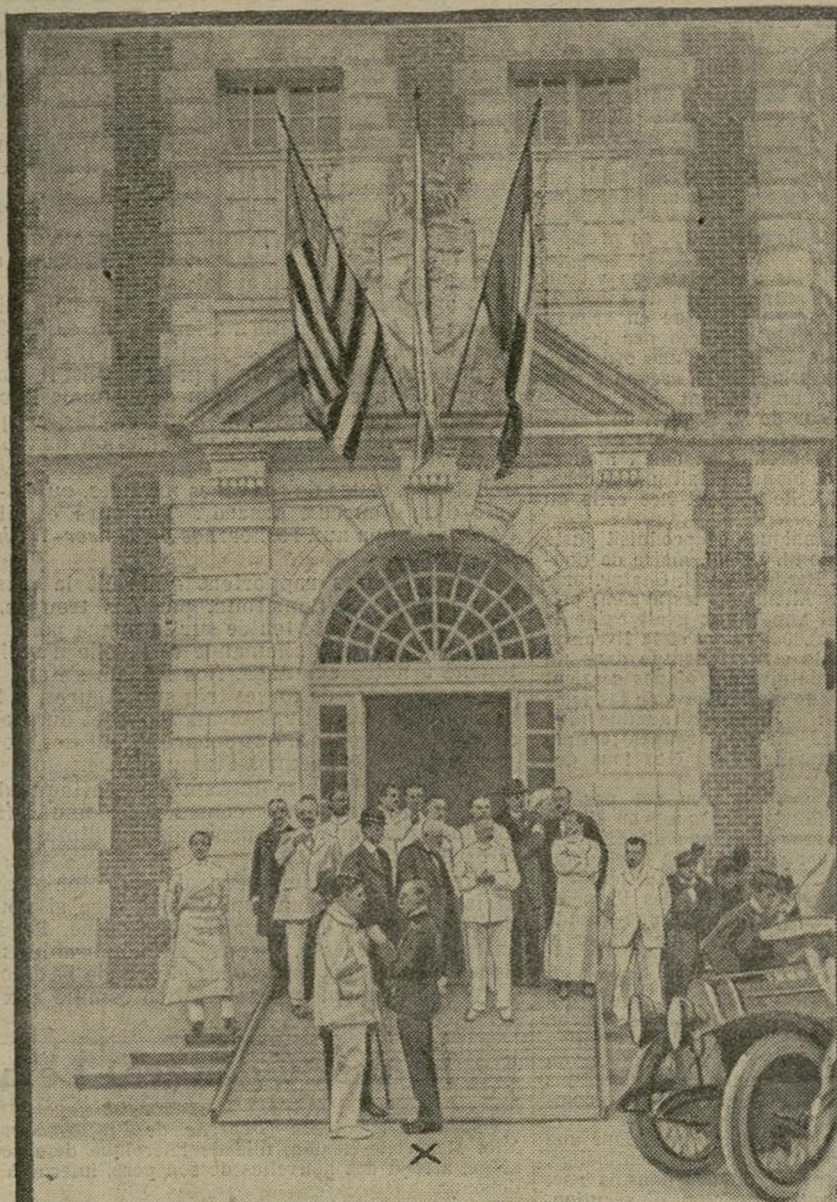
LES ENVIRONS D'ANVERS INONDÉS



CANON ALLEMAND EMBOURBÉ

On sait que la ville d'Anvers, attaquée actuellement par les Allemands, est défendue par une puissante ceinture de forts. Ces derniers sont séparés par des champs qui peuvent être inondés afin d'empêcher toute manœuvre ennemie. C'est ainsi que, dernièrement, l'artillerie allemande s'embourba sur certains points et que plusieurs pièces furent abandonnées par les Allemands battant en retraite.

M. Poincaré et M. Millerand visitent les blessés à Paris



LE G^{AL} GALLIENI X
QUITTE L'HOPITAL AMERICAIN



M. POINCARÉ X ARRIVANT
A L'HOPITAL AMERICAIN DE NEUILLY



LE G^{AL} GALLIENI ARRIVE
AU VAL DE GRÂCE



M. MILLERAND (1) ET LE MEDECIN G^{AL} INSPECTEUR
FEVRIER (2) QUITTENT LE VAL DE GRÂCE

Après avoir visité nos armées, le président de la République et M. Millerand sont arrivés mardi soir à Paris. Ils ont consacré leur journée d'hier à visiter les blessés militaires actuellement en traitement au Val-de-Grâce et dans les différentes ambulances. M. Poincaré a également parcouru le camp retranché de Paris avec le ministre de la Guerre et le général Gallieni.

Les mufleries du colonel von Winterfeld

Qui ne se souvient du colonel von Winterfeld ? On sait comment l'attaché militaire allemand fut, grâce aux bons soins dont il fut entouré par les médecins français, arraché à la mort, à la suite de l'accident dont il fut victime pendant les grandes manœuvres de 1913. Le colonel se trouva lui-même si parfaitement soigné qu'il ne put retenir un cri d'admiration. « Ah ! s'écria-t-il un jour, si nos soldats étaient aussi débrouillards que les vôtres, nous ne craindrions aucune puissance au monde. » C'est que nos soldats avaient fait des merveilles d'ingéniosité pour aménager en maison de santé la demeure de M. Massot, à Grisolles. Mais, raconte la *Dépêche de Toulouse*, le mufler ne tarda pas à se montrer dans le convalescent. Un jour, il pensa qu'il était seyant de manifester sa reconnaissance à ses hôtes. Aussi, quand vint le jour de l'An, il offrit un étui à cigarettes à l'un de ses médecins et un carnet de chasse à son hôte. L'étui valait 10 francs environ et le carnet 11 fr. 95. Je n'invente rien : par une dernière délicatesse, le lieutenant-colonel von Winterfeld avait volontairement laissé dans le carnet l'étiquette portant le prix d'achat.

La femme du ménage était venue s'installer à son chevet. On lui abandonna de bonne grâce le haut de la table. Elle trouva que ce n'était pas assez. Elle voulut tout régenter ; elle émit presque la prétention de réviser les invitations que faisait la maîtresse de maison. Elle aurait volontiers institué un protocole. Le gouvernement français subvenait à toutes les dépenses. Aussi Mme Winterfeld — Mana, comme son mari l'appelait tendrement — voulut-elle avoir tout ce qu'on pouvait trouver de meilleur et de plus cher. Les contribuables ne sauront jamais ce que Mana leur a coûté en fleurs, en sucreries, en petits plats fins. Ni en essence, d'ailleurs. Il y avait une auto à la disposition du service médical. L'Allemande n'en descendait que pour manger et dormir. Le ménage, au surplus, ne perdait pas de vue ses intérêts. Un jour, le blessé apprit qu'il était remplacé comme attaché militaire. De 70.000 francs de traitement (je prends des chiffres ronds), il tombait à 16.000 ou 18.000. C'était une perte à laquelle il se résignait mal. Aussi Mana déclara-t-elle que son mari était trop bien soigné à Grisolles pour que l'ingrate pensée d'aller commander un régiment en Poméranie ou en Westphalie pût lui venir. Je crois bien ! L'Allemand et sa femme seraient bien restés dix ans encore à Grisolles. N'était-ce pas pour eux le pays de Cocagne ? Ou seraient-ils mieux ? Mana, le soir, le demandait à ses hôtes, qui la trouvaient fort encombrante, mais étaient bien trop polis pour le lui dire. Elle allumait une cigarette, mettait sur la table ses pieds, qu'elle n'a pourtant ni peints ni fins, et digérait béatement.

— La manœuvre de Sedan, disait-elle parfois, fut vraiment admirable.

— Oui, la coupe un soir un officier. Mais nous vous l'avions apprise à l'An !

Mana affecta de ne pas comprendre. Ou peut-être ne comprit pas. Il est bon de dire, à l'éloge du personnel français de Grisolles, qu'il supportait mal la suffisance insolente du lieutenant-colonel von Winterfeld et des Allemands notoires qui, de temps à autre, lui faisaient visite. Un jour, par exemple, l'ambassadeur de Schœn — celui-là même qui voulait faire payer par M. Viviani le train spécial qui devait le ramener en Allemagne — apporta à Grisolles des décorations décernées par Guillaume II. En remettant à l'officier dont j'ai parlé ci-dessus la Croix de Fer ou telle autre saleté de ce genre, il lui dit :

— L'empereur, mon maître, a daigné vous accorder...

— Je daigne accepter, riposta le jeune officier.

L'ambassadeur, comme naguère Mme Winterfeld, fit mine de ne pas comprendre, mais le mot, bientôt connu, eut un vif succès à Grisolles, où le ménage était devenu antipathique à tout le monde. Tiré d'affaire, le blessé redevenait le Prussien intégral. Il ne parlait plus que de la mission de l'Allemagne, de ses écrivains, de ses journaux, de ses savants, de ses militaires courageux et habiles entre tous. Il ne perdait pas de vue, d'ailleurs, le point de vue pratique. L'un de ses tantes vint de Carlsbad pour le voir. Quand elle s'en retourna, elle voulut être accompagnée d'un docteur. Vous supposez, braves gens, quelle lui offrit des honoraires ? Détrompez-vous. Le médecin dut lui-même prendre son ticket de chemin de fer, et jamais Winterfeld ni Mana ne songèrent à lui en rembourser le montant ! Car il n'y a pas de petites économies, et puis, la France est riche, comme

Curieuses prédictions d'un astrologue américain

LONDRES, 7 octobre. — Le correspondant du *Daily Telegraph* à New-York envoie à son journal les prédictions relatives à la guerre, du docteur Frank Allen, président de la Société astrologique américaine.

Le docteur Allen a fait au cours de sa carrière plusieurs prédictions sensationnelles. Il a entre autres prédit l'assassinat du président Mac-Kinley, le tremblement de terre de San-Francisco et enfin la guerre actuelle.

D'une étude approfondie qu'il a faite de l'horoscope de l'empereur allemand, il conclut que la dynastie des Hohenzollern est perdue, et que le mois de décembre constituera pour elle la période la plus critique de son histoire.

Le dernier événement heureux de la vie impériale doit se produire au début de novembre.

Les dates les plus critiques pour le kaiser sont :

Du 7 au 13 octobre, du 31 octobre au 3 novembre, du 10 au 23 novembre, le tout couronné par une grande crise entre le 8 et le 31 décembre.

Comment le jeune Eitel et le général von Kluck abandonnèrent Coulommiers

Le *Daily Mail* donne les détails suivants sur la réoccupation de Coulommiers par les troupes alliées pendant la bataille de la Marne :

Lorsque les Anglais, pendant la bataille de la Marne, s'avancèrent sur Coulommiers que l'ennemi avait occupé, le 5 septembre, l'état-major allemand fut complètement pris par surprise. Les Allemands avaient passé la nuit à manger et à boire. Au lever du jour un « Taube » atterrit près de la ville et vint annoncer que les Anglais approchaient.

Les officiers de l'état-major de von Kluck se précipitèrent vers leurs automobiles.

A travers les rues encombrées de soldats, on vit un jeune officier se frayer un chemin à coups de sabre. Il était de taille élancée et portait un casque en argent. D'après les prisonniers allemands capturés par les alliés, pendant les jours qui suivirent, le jeune officier à la coiffure étincelante était le prince Eitel, second fils de l'empereur. Le jour suivant, un habitant de Coulommiers ramassa devant la maison de M. Beslier, où l'état-major allemand avait installé son quartier général, une croix en or entourée d'une couronne en émail bleu et suspendue à un ruban noir et blanc. C'était une décoration allemande, « Pour le Mérite », peut-être celle du prince Eitel.

L'arrivée des troupes britanniques se produisit juste à temps pour sauver la vie de M. Delsol, maire de Coulommiers, de son adjoint, M. Bard, et de M. Chatry, procureur de la République. Les Allemands les avaient pris comme otages, et le général von Kluck avait exigé le versement d'une somme de 12.000 francs et la livraison d'une grande quantité de pain et de fourrage dans un délai de deux heures, faute de quoi les otages seraient fusillés. Von Kluck en personne était venu voir les trois otages et leur avait déclaré : « Je n'aurai aucune pitié pour vous. Des civils ont tiré sur mes troupes lorsque nous sommes entrés dans la ville. Vous êtes tous des bandits. »

L'argent put être fourni, mais il n'en fut pas de même pour le fourrage. Il faut croire que von Kluck connaissait mieux les ressources dont pouvait disposer la ville que le maire et ses compagnons. En effet, lorsqu'il vit les prisonniers pour la seconde fois, il leur déclara : « Vous êtes des menteurs. Tous les Français sont des menteurs. Vous saviez qu'il y avait une grande quantité de fourrage, mais vous espériez me donner le change. Vous serez fusillés tous les trois. »

La scène se déroula chez M. Bestier, dont la cave est excellente. Tandis que von Kluck parlait, un rideau qui séparait la cave d'une pièce située à côté s'écarta et on vit apparaître un jeune officier. Une courte conversation s'engagea alors entre le général et l'officier, auquel von Kluck semblait témoigner la plus grande déférence. Puis le rideau rebomba et les bouchons de champagne recommencèrent à sauter dans la pièce voisine.

Le maire et ses compagnons furent conduits dans une autre pièce, où ils furent gardés par trois sentinelles. Deux heures plus tard, ils furent amenés dans la rue, placés contre un mur, devant le peloton d'exécution. Tandis qu'ils quittaient la maison, un jeune officier, assis au piano, jouait la *Marche funèbre* de Chopin.

Pendant vingt minutes, les otages furent maintenus devant le peloton d'exécution. Soudain, la nouvelle de l'arrivée des Anglais se répandit et les Allemands évacuèrent la ville en toute hâte.

Une imposante manifestation patriotique à Saigon

MARSEILLE, 7 octobre. — Le *Courrier Saïgonnais*, arrivé aujourd'hui, consacre tout son numéro du 1^{er} septembre à une imposante manifestation patriotique qui eut lieu à Saigon à l'occasion du passage dans cette ville de nombreux soldats français et belges venant du Japon, de la Corée, de la Chine et du Siam, et se rendant à l'appel de leurs patries.

Le maire de Saigon leur adressa, au nom de la Cochinchine, le salut fraternel et ajouta : « Vous direz là-bas bien haut à notre chère France que si les Français de l'Indochine souffrent de patriotiques angoisses, ils gardent la confiance absolue dans ses destinées de gloire et de victoire. Déchirant les traités, l'Allemagne a violé la neutralité de la Belgique et a fait injure à son drapeau ; mais la jactance teutonne s'est brisée contre la vaillance des armées belges et de son roi. »

Le conseil de Belgique a ensuite salué les soldats de vénéral président de la République, M. Poincaré, attachée aux armes de la ville de Liège, vous est le premier témoignage de l'éternelle gratitude de la France. Je salue en vous l'héroïsme simple et serein avec lequel vous volez à ce combat, et nous suivrons avec une inébranlable confiance le sort de nos armes en comptant chaque jour les étapes de ce duel acharné du droit et de la force. »

Le soir eut lieu une réception au palais du gouvernement, où M. Gourbeil, gouverneur de la Cochinchine, prononça une vibrante allocution et termina en portant un toast en l'honneur du roi des Belges, de l'héroïque Belgique, de nos amis et alliés russes, anglais et japonais et de leurs augustes souverains.

Avis aux familles

BORDEAUX, 7 octobre. — Il y a lieu de mettre en garde les familles des soldats français prisonniers en Allemagne contre les tentatives de certaines agences ou banques étrangères qui adressent à ces familles des lettres-circulaires leur demandant des sommes d'argent qu'elles se chargent, disent-elles, de faire parvenir à leurs fils.

Les opérations franco-anglaises au Cameroun

BORDEAUX, 7 octobre. — Le paquebot *Asie*, courrier de la côte occidentale d'Afrique, est arrivé. L'*Asie*, qui avait quitté Bordeaux dans la deuxième quinzaine d'août, l'a échappée belle, car son passage le long de la côte africaine était épié par le *Wilhelm-der-Grosse*, croiseur auxiliaire de la flotte germanique.

Des ouvriers du port de Santa-Cruz-de-Téné-riffe avaient informé l'équipage du paquebot français du danger qu'il courait, lui affirmant qu'un bateau avait ravitaillé au large en charbon le vaisseau allemand, mais... fut impossible d'obtenir des autorités locales confirmation de ce fait. Malgré cela, le commandant L'azy estima qu'il y avait lieu de prendre les plus grandes précautions. Il ordonna de scruter avec plus de soin que jamais l'horizon et de naviguer la nuit tous feux éteints, ce qui ne laissa pas de causer quelque émotion aux passagers.

Est-ce à cause de ces sages mesures, ou est-ce le fait d'un heureux hasard ? Toujours est-il que l'*Asie* échappa aux recherches du *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*.

Les passagers rapportent qu'avant la prise de Duala, port du Cameroun, par nos troupes, une opération avait été tentée sur le même point de la côte de la colonie allemande et qu'elle n'avait pas tourné à notre avantage. Nos soldats s'étant trouvés en présence de forces très supérieures, il fallut l'arrivée du croiseur français *Bruix* et du croiseur anglais *Cumberland*, qui débarquèrent des troupes, pour réduire l'ennemi à l'impuissance.

Désormais, la prise du Cameroun, attaqué de divers côtés, peut être considérée comme fatale, d'autant plus que les Allemands ont diminué leurs effectifs d'occupation.

Sur la situation intérieure de nos colonies ouest-africaines, nous n'aurions rien à dire si nous ne devions signaler qu'une affreuse famine, due à une extrême sécheresse, a causé d'innombrables morts dans l'Ouadaï, où, malgré les efforts de l'Admon, on a vu l'anthropophagie reparaitre comme aux plus tristes jours.

La santé du général Leman

OSTENDE, 7 octobre (*Dépêche de l'Information*). — Mlle Marguerite Leman, fille de l'héroïque défenseur de Liège, a reçu des nouvelles de son père, interné à Magdebourg.

Les blessures du général sont guéries, mais il est sujet à des hémorragies causées par l'inhalation des gaz nitreux dégagés par l'acide picrique des obus.

Un député blessé dans un accident d'automobile

ANGOULEME, 7 octobre. — Mardi soir, à Reignac, sur la route de Bordeaux, une automobile, dans laquelle se trouvait la famille de M. Géraud, député de la Charente, a capoté.

M. Géraud a dû être conduit à l'hôpital de Barbézieux dans un état grave.

Mme Géraud a été sérieusement contusionnée.

Au Conseil de guerre

Le deuxième Conseil de guerre a jugé hier un certain nombre d'affaires de peu d'importance.

Un repris de justice, nommé Gévenot, qui, interdit de séjour, avait opposé une vive résistance aux agents qui l'arrêtaient, a été condamné à huit ans de prison et vingt ans d'interdiction de séjour.

Un artilleur et un dragon, accompagnés de leurs maîtresses, avaient pénétré avec effraction dans une villa de Versailles appartenant à des Allemands. Ils ont dit à l'audience qu'ils n'avaient voulu que visiter cette demeure ; malheureusement, ils avaient emporté plusieurs bibelots, en souvenir, affirment-ils. Le Conseil condamne à des peines variant de deux ans à cinq ans de prison.

Notre numéro spécial

Pour répondre aux demandes pressantes de nos abonnés et lecteurs, nous avons fait faire un nouveau tirage de notre numéro hors série, LA GUERRE ILLUSTRÉE, n° 1405 bis, édité à Toulouse le 20 septembre (16 pages, dont 14 d'illustrations).

Nous pouvons désormais le fournir sur demande contre 10 centimes pour la France et 15 centimes pour l'étranger.

Ce numéro spécial sera, de plus, envoyé A TITRE GRACIEUX à nos abonnés nouveaux — ne fussent-ils que de trois mois (prix 10 fr.) — qui s'abonneront à « EXCELSIOR » AVANT LE 15 OCTOBRE.

Ces souscripteurs auront la faculté de s'abonner à partir du 1^{er} septembre, et nous leur enverrons aussitôt la collection COMPLÈTE à compter de cette date.

Les vandales ont passé par là



Avant leur défaite dans l'Oise, les Allemands, nous l'avons dit, ont occupé Compiègne pendant quelques jours. Ils furent chassés de la ville par nos vaillants soldats à la suite d'un combat acharné. Mais nos ennemis, avant de se retirer, pillèrent plusieurs habitations et édifices. C'est ainsi qu'ils détruisirent une partie du bureau de poste et saccagèrent l'intérieur d'un magasin de confections.